

Dangereuse à courtiser : [suite]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **9 (1871)**

Heft 48

PDF erstellt am: **19.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-181526>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

n'osent guère siroter une « petite goutte » de vin, seront bien étonnées en apprenant que les demoiselles d'honneur de la reine Elisabeth d'Angleterre, filles des premières familles du royaume, mangeaient des harengs pour leur déjeuner et buvaient de grandes cruches de bière. — A la cour du duc Ernest le Pieux de Saxe-Gotha, laquelle passait pour une cour modèle, le règlement (*Hoftrinkordnung*) disait : Pour le déjeuner et le goûter de votre épouse, on donnera autant de vin et de bière qu'elle en demandera ; pour une comtesse ou une dame noble, on donnera 4 pots de bière le matin et 3 pots le soir. (Remarquez qu'il n'y a pas question du dîner.) — L'électeur de Saxe, Chrétien II, ayant fait visite à l'empereur Rudolphe II à Prague, lui dit en prenant congé : « Votre majesté m'a si bien reçu que je ne me suis pas désenivré tout le temps. »

Et vous qui vous plaignez quand le convoi du chemin de fer a 5 minutes de retard, voulez-vous lire la description d'un petit voyage en 1721 ? — C'est un riche bourgeois de Schwaebisch-Gmünd en Wurtemberg, qui va à Ellwangen ; une distance de neuf lieues sépare les deux villes. Après avoir fait dire une messe pour la réussite du voyage, il part un lundi avec sa femme et une servante. Mais avant d'avoir fait une lieue, la voiture et les 2 chevaux restent enfoncés dans la boue. Tout le monde doit descendre et aider à pousser. (Qu'on pense dans quel état se trouvait la robe de madame !) Au milieu de Böbingen, le char en passant un fossé qui traverse la rue, reçoit un si grand choc que le nez de madame donne contre la voiture et qu'il est pitoyablement écorché. Depuis là il faut prendre 3 chevaux de relais et bien tard dans la soirée on arrive à Aalen, à 2 lieues de distance, où l'on passe la nuit. Le lendemain on part de bien bonne heure, mais on n'arrive que près du village de Hofen ; à 100 pas de celui-ci, la voiture verse à cause d'une descente trop rapide ; tout le monde tombe dans la boue, la servante se démet l'épaule droite, le cocher se casse un doigt, un des chevaux se casse deux jambes, et l'essieu se rompt. Il faut coucher à Hofen, y abandonner les domestiques, louer ensuite un char à échelles, sur lequel on est rudement secoué et mercredi soir enfin, monsieur et madame se trouvent aux portes d'Ellwangen.

Ce qui jette surtout une lumière bien lugubre sur les siècles passés, c'est la manière dont on traitait les accusés, c'est le grand nombre des exécutions. Nous ne voulons pas décrire les horreurs de la torture, qui ne fut abolie que vers la fin du XVIII^e siècle, ni les persécutions fréquentes des Juifs, ni les innombrables procès de sorciers. Disons seulement en passant qu'en Suède, en 1669, un siècle et demi après la réformation, dans un seul village, 72 femmes et 15 enfants furent accusés de sorcellerie et brûlés vifs. Quant aux Juifs, des centaines de mille furent tués. Ce qu'il y a de curieux, c'est qu'en même temps, en 1428, la ville de Francfort avait à ses gages une oculiste, la juive Zerline ; 9 ans auparavant, l'évêque de Würzburg avait breveté comme oculiste une autre juive, nommée Sarah.

Et que pouvait être l'agriculture alors que les

hommes comme le sol appartenaient aux nobles, que la masse du peuple, à l'exception de quelques cantons de la Suisse, n'était composée que de serfs ? Les champs étaient exposés aux ravages du gibier que les seigneurs seuls avaient le droit de chasser. Et qu'on se fasse une idée de ces ravages ! Au XVI^e siècle, l'électeur Jean Frédéric de Saxe tuait de ses propres mains 208 ours, 200 lynx et 3583 loups. Dans une seule chasse du comte Philippe de Hesse, en tua plus de 1000 sangliers et 150 cerfs. — D'ailleurs, voici ce qu'écrivait La Bruyère au grand siècle de Louis XIV.

L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides et tout brûlés par le soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible : ils ont comme une voix articulée, et quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine, et en effet, ils sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans des tanières, où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines ; ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre, et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé.

Nous pourrions prolonger à l'infini la liste des misères du peuple, ainsi que celle des mœurs grossières, brutales, scandaleuses, abominables des grands et des petits. Mais ce qui précède pourra suffire pour démontrer si nous avons sujet de regretter le bon vieux temps ! Non, l'humanité a fait de grands progrès. Il est vrai, il en reste d'énormes à faire. Mais ceux qui ont été réalisés, sont une garantie pour ceux auxquels on aspire de nos jours. Et le moyen d'en hâter le cours, c'est l'effusion des bannières, surtout l'effusion du véritable christianisme avec sa sublime morale qui malheureusement n'a pas encore bien pénétré dans les masses, pas même chez certains peuples qui se disent et se croient les peuples instruits et civilisés par excellence.

A. R.

Dangereuse à courtiser.

VII

— La lettre que tu viens de lire est de lui, je veux dire de cet imbécile de chasseur de Tirano, que j'ai malheureusement négligé de réduire, une fois pour toutes, au silence. J'aurais dû l'ajouter au nombre des muets qui peuplent les tombeaux des cimetières, ou mieux encore, au nombre des morts qui, au fond des abîmes, servent de pâture aux vautours, seuls êtres en état de les retrouver.

A l'ouïe de ces paroles, Annita fut prise à la fois d'une vive terreur et d'un étonnement profond. D'où et comment son père pouvait-il savoir le contenu de cette lettre, reçue en main propre, et qu'elle n'avait cessé de conserver sur son sein. Dans son épouvante et sa surprise, elle se mit à examiner, d'un œil hagard, les parois de la chambre mystérieuse où elle se trouvait. Elle y vit suspendus divers objets ayant appartenu à des chasseurs étrangers à la localité. Ces instruments de chasse étaient arrangés et étalés comme des trophées. Jusqu'ici, elle n'y avait fait aucune attention. C'étaient, pour la plupart, des boîtes à balles, des gibecières et des cornets à poudre comme en ont les chasseurs de chamois. Était-ce donc vrai, ce qu'on racontait des actes de férocité commis par l'homme qu'elle devait appeler du nom

de père, cet homme qui, assis là, dans un calme effrayant, se posait, devant elle, comme un juge terrible. Annita sentit ses jambes s'affaïssir sur elle. Que n'avait-elle pas à redouter pour le jeune homme qu'elle aimait depuis la partie de chasse de la Bernina, et auquel elle avait donné tout son cœur avec cette effusion propre aux enfants du Sud.

Annita chercha, en vain, des paroles pour répondre. Jamais elle n'eût osé proférer un mensonge en face de ces yeux ardents, qui la fascinaient, et... dire la vérité... c'était prononcer la sentence de mort de tout ce qu'elle avait de plus cher au monde. Sans se rendre compte de ce qu'elle faisait, elle envoya un regard suppliant sur la figure courroucée de Marco, dont les traits, décomposés par une rage sourde, la faisaient frémir. Mais la figure de Marco resta la même : semblable au serpent à sonnettes, son œil de démon avait un empire magnétique sur ses victimes. Elle ne put résister à cet homme diabolique et finit par avouer, en balbutiant, que, peu de jours après la rencontre de la Bernina, Antonio lui avait écrit pour lui déclarer son amour, et lui demander la permission de la revoir une fois.

— Et tu as accordé le rendez-vous ? s'écria, en se levant de son siège, le vieillard, à qui les yeux sortaient de la tête. Dis, lui as-tu accordé le rendez-vous ? L'as-tu fait ? A-t-il déjà été ici ?

— Oui ! répondit Annita d'une voix éteinte et avec un profond soupir.

Il n'est pas rare que chez les natures violentes, emportées, et qui, pour les moindres bagatelles, se laissent aller aux plus effroyables accès de colère, aux actes de la barbarie la plus sauvage, l'annonce inattendue du fait qui devrait amener, en eux, la colère à son paroxysme, a, tout précisément, l'effet contraire. Ce fut ici le cas, tant il est vrai que les extrêmes se touchent. Cet aveu inattendu, de tout ce qu'il redoutait le plus au monde, l'ébranla si fort qu'il retomba comme une masse dans son fauteuil, où il resta plongé dans une profonde méditation. Tout d'un coup, quelque chose de semblable à un sourire, se montra sur son visage, et ce fut d'un ton, relativement doux, qu'il ordonna à sa fille de lui raconter quand et comment l'entrevue avait eu lieu ?

La chose s'était passée le plus simplement possible. Annita, cédant à l'impulsion de son cœur, avait écrit à son bien-aimé, pour lui fixer un jour où elle savait que son père, constamment errant dans les montagnes, serait absent. Sous le travestissement de berger de Bergame, en passage, Antonio s'était trouvé au rendez-vous, et les deux jeunes cœurs avaient profité de ce délicieux moment pour se jurer, selon l'usage, de tout ce qui a vingt ans et qui aime, amour éternel et fidélité à toute épreuve. Ils avaient, en outre, décidé qu'Annita essaierait, peu à peu, de sonder les intentions de son père à l'endroit du mariage, après quoi on laisserait tout aux soins de l'avenir.

Si Annita fut ébahie du calme avec lequel son père écouta la seconde partie de ce qu'elle avait à lui raconter. Non-seulement il ne lui montra plus de colère, mais il alla jusqu'à prendre des airs de gaieté, qui, vu le manque d'habitude, avaient quelque chose de passablement grimaçant.

— Eh bien Annita ! reprit-il, après un long silence, les choses sont arrivées tout autrement que je ne m'y serais attendu. Tu es mon unique enfant ! Tu es le seul être qui me soit cher sur la terre. Voilà bien des années que je règne là-haut, dans les montagnes. J'y suis roi. Peu d'êtres de ce genre humain que je méprise et qui a rempli d'amertume ma jeunesse, ont essayé de pénétrer dans nos domaines, et aucun de ceux qui l'ont tenté n'y sont revenus une seconde fois.

Ici, le vieillard se tut et jeta un coup d'œil étrange sur les armes groupées contre la paroi. Un certain sourire passa sur ses traits, mais ce sourire était absolument dépourvu de chaleur et ressemblait à un de ces pâles éclairs qui se montrent parfois derrière les échancrures des sommets des montagnes.

Maintenant je vieillis, poursuivit Marco avec une certaine amertume, et l'idée qu'un autre viendra parcourir mes domaines, m'est insupportable. Je ne puis me faire à la pensée qu'on viendra abattre, à coups de fusil, les beaux ani-

maux que j'ai élevés avec tant de soin, et profiter de toute la peine que je me suis donnée pour peupler mon Alpe des plus beaux chamois. C'est pourquoi, jeune fille, je voulais t'élever à la vie de montagne et t'apprendre à me succéder, je voulais faire de toi la reine des montagnes. Et maintenant tu donnes ton cœur à un autre, tu veux abandonner ton vieux père, et détruire le seul projet qui m'attachât encore à la vie !

Annita resta anéantie. Puis, tout à coup, avec toute l'impétuosité passionnée des gens du midi, elle se jeta aux pieds de son père dont elle embrassa les genoux, en s'écriant : « Il m'est impossible de faire autrement, dût-il m'en coûter la vie ! Je l'aime ! » Puis, voyant que son père continuait à la fixer en silence, elle ajouta : « Est-ce qu'Antonio ne pourra pas, mieux que moi, accomplir la tâche que tu m'avais destinée ? Tiens-tu donc moins à ta fille qu'à tes chamois ? »

Marco continua de garder le silence. Puis peu à peu son front se dérida ; il dit sèchement :

— J'y réfléchirai. En attendant, j'exige que tu me promettes qu'Antonio ne reparaitra pas ici avant que le fœhn commence à fondre la neige des montagnes. Si alors, il ne t'a pas oubliée et que tu l'aimes encore, il pourra venir. Mais qu'il ne croie point, pour cela, avoir gagné la partie. Le vieux Marco demande encore des épreuves avant de lui céder son bel héritage.

Annita, au comble du bonheur de ce que la chose prenait une tournure si douce, promit tout ce que son père voulut. Quant à Marco, il ne se dérida pas. Après qu'il eut formulé toutes ses exigences, et qu'Annita eut accédé à tout, il lui intima, d'un geste impérieux, l'ordre de quitter immédiatement la chambre. Et, celle-ci partie, il verrouilla soigneusement la porte. Il est presque inutile de dire qu'Antonio ne tarda pas à être informé de l'étrange conversation que nous venons de rapporter, ainsi que des conditions comparativement favorables, auxquelles le vieux Marco daignerait l'accepter pour son gendre. Antonio prit, de son côté, toutes les mesures pour faciliter à Annita l'accomplissement de sa promesse.

(A suivre.)

DIALOGUE.

— Jules, dors-tu ?

— Et si je ne dormais pas que me voudrais-tu ?

— Prête-moi trois francs.

— Eh bien ! je dors.

— Mais tu me parles ?

— Ah ! c'est que je rêve.

Le Conseil d'école de la Basse-Autriche a décidé que les vieux instituteurs qui ne seraient plus à la hauteur de leurs fonctions seraient mis à la retraite et conserveraient leur traitement actuel comme pension. — Il est regrettable de voir les monarchies donner quelquefois des leçons aux républiques.

En wagon :

Deux voyageurs causent ensemble de la qualité du vin. « Il sera bien faible, bien petiot », disait l'un.

— « Il va sans dire, répondit l'autre, qu'il ne peut pas être comparé au septante. »

Puis, retiré dans le coin, un vieux bonhomme ajouta à demi-voix :

— « Vai, mã lo septante laissivé lé zhomme in route, tandis que cé de sti an lé raminé à la maison. »

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.

LAUSANNE. — IMP. HOWARD-DELSILE.